

Florentin Smarandache

FORMULES POUR L'ESPRIT

traduit du roumain

par

Chantal Signoret

de

l'Université de Provence

1983

Editions Express

FES, MAROC

Florentin Smarandache

{L'auteur a publié ce livre en 1983 sous le pseudonyme Ovidiu Florentin}

Titre original : FORMULE PENTRU SPIRIT.

(C) 1981, Bucarest, édition roumaine.

(C) 1983, Fès, édition française.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

---

Imp. Éditions Express, Fès, 1983

"Etat - de - moi"

Les poèmes d'Ovidiu Florentin, de sa plaquette\* "Formules pour l'esprit" (editura Litera, Bucuresti, 1981), "bleus comme l'heure et tendres comme la timidité, assaillis de quiétude et vaincus d'appels" — ainsi qu'il le déclare dans une ars poetica d'ouverture : "Avant le propos" —, ayant quelques "vers herbeux, grandis dans le duvet ouaté d'un songe", "au corps vert comme la vie, aux yeux bleus comme l'espérance", "plus pure que la santé" — tel qu'il nous le confie, dans la conclusion : "Au-delà du propos", avec des symboles heureusement choisis auprès d'une onde distinctive du novecentisme montal - ungarettienne, non assimilée intégralement, nous donnent, toutefois, la certitude d'une voix lyrique, se trouvant, évidemment, en un permanent "état - de - moi" — comme il nous le dit dans un titre qui se veut une lyro-définition de l'esprit ("L'esprit est un état - de - moi") — voix dont nous entendrons parler dans les saisons futures de la poésie roumaine contemporaine, en aucun cas dans le registre des clameurs, de mode passagère, mais, plutôt, psalmodiale. L'arc voltaïque des existences d'Ovidiu Florentin se déploie entre infini et poème — l'infini et le poème illustrant la dichotomie optative : "Je vis en de nombreux lieux, en plusieurs / lieux à la fois — et dans chaque / vers je laisse seulement l'une de mes vies, rien / qu'une vie. // L'éloignement sera mon tombeau, / et mon cercueil : l'infini !" (Avant le propos) ; "Le temps se suspend à mon cou / telle une meule de pierre /...// Mais je vis, je vis jusque dans la rue / jusque dans la ville / jusque dans la chambre où je travaille". (L'esprit est un état - de - moi). Remarquable est chez

---

\* Nom de plume de Florentin Smarandache

ce poète l'acuité de la perception, bien entendu, transmise au récepteur par une suite de métaphores révélatrices, par des syntagmes d'une véritable force poétique: " Parmi l'herbe le temps joue / nu - pieds /...// et les questions déambulent, leurs langues tirées / comme vipères, prêtes à mordre." ( Le rouge du sang s'écoule toujours eu moi ); " Les maïs / allument des fanals / sous leurs ailes."; " Soutenues par leurs béquilles / les illusions cheminent, / à travers la boue de la nuit / les étoiles marchent / en bottes." ( La lumière pèse lourdement en veilleuse ); " Hélas, l'esprit / heurte le corps." ( Parc sans amoureux ); " Air aux yeux de bronze " ; " Guépriers chthoniques / de corydales..." ; " Je lis les rivières et les écris / avec des pierres " ; " Il pleut si longuement que croissent mousses et lichens / juste sur le coeur. "( La vie, la pauvre, perd son temps ) etc.

La lecture fidèle des poèmes d'Ovidiu Florentin nous convainc que le poète a atteint " de son front le chant du rossignol".

15 août 1982.

ION PACHIA TATOMIRESCU

## AVANT LE PROPOS

Sur les cordes de la Langue de feu nous nous consomons pareils à une guitare. Des lettres sonores dans les livres d'heures fleurissent, et nous glissons vivants entre les hautes pages...

Comme une armée, les chimères viennent à nous, domestique blessure en notre âme fluide. Le sommeil se brise en doux éclats de rêve, semblables aux bois sur la braise.

Nous dilatons le poème en symboles ( et le resserrons ) , mais la métaphore ouvre une fenêtre envahie de soleil. L'écriture couche sa vie sur le papier :

idées qui la têtent comme on tète une mère,  
 images verticales — au bord éclairées telles les firmes électriques,  
 vers bleus comme l'heure et tendres comme la timidité, assaillis de  
 quiétude et vaincus d'appels, avec de blancs murmures de sources ou de suie  
 nocturne.

Comment rétablir mon origine, par de menues choses ( souvent grandes )  
 à foison, quand tout ce que j'énonce me semble avoir été déjà dit par  
 d'autres ?

Je vis en de nombreux lieux, en plusieurs lieux à la fois — et dans  
chaque vers je laisse seulement l'une de mes vies, rien qu'une vie.

L'éloignement sera mon tombeau, et mon cercueil : l'infini !

Comme l'oiseau en vol tendons l'arc docile de la poésie ! Et libérons sa flèche  
vers la cible mouvante de l'Eternité !

## CES NOIRS DÉPARTS DE MES PUPILLES

Avec des fruits aux rameaux

dénuement —

arbres en cadence,

pieds nus.

Le moulin

trait de son eau

la source,

et dans le pâturage :

délire - de - roses.

Coulent les humbles larmes

de ciel.

La tranquillité mesure

mes éloignements —

ces noirs départs

de mes pupilles.

\* \* \*

Tombent les feuilles. Les arbres demeurent les mains vides.  
Les allées serpentent longuement entre les tombeaux.  
Tombent les feuilles. Les arbres demeurent les mains vides.  
J'erre nu - pieds sur les mots.

Les objets alentours, je les atteins  
de ma quiétude.

Tard vers le soir je pose mon oreille sur le ciel  
comme sur un oiseau mort.  
Tombent les feuilles. Les arbres demeurent les mains vides.  
J'erre nu - pieds sur les mots.



## L'ESPRIT EST UN ÉTAT - DE - MOI

La nuit s'abandonne comme un asile de vieillards.  
La neige écoute aux portes  
et le vent décapite les arbres.  
La nuit s'abandonne comme un asile de vieillards.  
Près des poêles, les enfants retournent en leurs mères.

Le temps se suspend à mon cou  
tel une meule de pierre.  
le vent décapite les arbres.

Mais je vis, je vis jusque dans la rue  
jusque dans la ville  
jusque dans la chambre où je travaille.

La nuit s'abandonne comme un asile de vieillards  
et l'esprit,  
l'esprit est un état - de - moi.

DES CONTOURS D'ENVOL  
SE BRISENT

Une grande roue  
de crépuscule  
est crucifiée  
sur une crête.

Des arbres livides  
vagabondent tête découverte,  
roi dans les rues —  
le vent du nord  
aux poches vides.

Des contours d'envol  
se brisent —  
et vous, ceux qui ne pensez pas,  
ô, vous, objets,  
vous nous donnez à nous,  
vos blessures.

## COUCHER DE SOLEIL

La mélancolie d'un coucher de soleil  
m'enveloppe  
en ondes pâles,  
les sens glissent paisibles  
d'En - Haut —  
comme anges d'or.

Gracile s'élève  
la fumée de la jeunesse  
au temps passé.

Demain  
va mourir  
à la nuit.

LE ROUGE DU SANG S'ÉCOULE  
TOUJOURS EN MOI

Parmi l'herbe le temps joue  
nu - pieds.

La lampe palpite en larmes de soir.  
Toujours en moi s'écoule le rouge du sang,  
et les questions déambulent, leurs langues tirées  
comme vipères, prêtes à mordre.

Le ciel dort tel un matou  
son museau posé sur ses pattes.

La lampe palpite en larmes de soir.  
Toujours en moi s'écoule le rouge du sang.  
Et les questions déambulent, leurs langues tirées  
comme vipères, prêtes à mordre.

## LES HAUTEURS EN AIGLES CROISSENT

Fragiles perce - neige  
de sous la glace attirent  
le printemps,  
éclatent  
les sources - de - l'univers,  
et dans un petit zéphyr  
sourires aux lèvres  
moi je me tatoue.

Les douces grues cendrées apportent sur leurs ailes  
la chaleur,  
les hauteurs  
en aigles croissent,  
et les monts de leurs cimes  
déchirent l'azur.

## VIGNOBLE CUEILLI PAR LE SOLEIL

Vignoble cueilli

par le soleil

et écrasé

de lumières.

Comme une nacelle

fendant l'espace

la lune

s'humilie dans les eaux...

Les maïs

allument des fanals

sous leurs ailes.

On entrevoit des paysans

dans le long et grand chariot

du firmament.

## LA MORT RESTERA VIVANTE

Une marche funèbre conduit  
la bruine tardivement.

Ce sont les feuilles tachées  
de mélancolie.

Le temps aussi grandit sur les tombes.

Les yeux se ferment dans les orbites  
comme au fond des cercueils,  
mais les rêves passent encore  
déchaussés dans les ruelles.

La mort restera vivante !

## LE SILENCE COMME UNE BARQUE

En toutes choses il se fait  
tard :

aulnes — la tête lourde de sommeil  
penchée vers le sol,  
acacias — fatigués d'une longue station  
debout.

Le soir éteint le ciel.

Passent encore les vents en une  
barque d'air.

Dans la rue, une lanterne allumée  
irradie la haie de sa lumière.



## LA MUSIQUE EST UN SONGE AUX YEUX OUVERTS

La Troisième Symphonie de Beethoven. Les violons  
traversent de leurs cordes nos oreilles.

Les spectateurs sont assis et observent les sons.

La Troisième Symphonie de Beethoven. Les archets  
se meuvent uniformément

comme une armée au pas cadencé.

Les spectateurs sont assis et observent les sons.

La Troisième Symphonie de Beethoven. Quelques  
personnes jettent sur scène des larmes.

La musique,

la musique est un songe aux yeux ouverts.

Les spectateurs ont abandonné leurs corps sur les chaises

— comme des bagages en surplus —

et rêvent, rêvent autant qu'il se peut

et leurs songes filent entre les étoiles.

La Troisième Symphonie de Beethoven.

La Troisième Symphonie

La Symphonie

et au final, au final chacun s'éveille

de lui - même et part

de lui - même...

Le rideau tombe comme une nuit de décembre.

## JEUNE COMME UN MATIN

Ainsi qu'un commencement  
tendre je suis  
sous le carillon vivant  
de l'orient,  
et mon heure  
érige sa tour.

Tel un ciel ingénu  
qu'élève  
cependant le crépuscule —  
je m'incline tremblant  
vers Demain.

LA LUMIÈRE PÈSE LOURDEMENT  
EN VEILLEUSE

Souffle le vent souffle, et les arbres  
les arbres me tournent le dos.

La lumière pèse lourdement  
en veilleuse.

A la fenêtre — les grilles  
de ténèbres.

Soutenues par leurs béquilles  
les illusions cheminent,  
à travers la boue de la nuit  
les étoiles marchent  
en bottes.

Souffle le vent souffle, et les arbres  
les arbres me tournent le dos.

## S. O. S.

Hier ainsi, aujourd'hui beaucoup plus  
le navire sur la tempête reçoit fortement, plus fortement  
des coups dans sa proue.

La mer injurie et fuit,  
les chiens des vagues  
nous aboient.

L'eau se dresse sur  
deux pattes,  
des deux autres elle s'appuie sur le pont.

Le mât tombe à genoux  
et prie.

Surviennent en glapissant des meutes de vagues,

et de toutes parts.

Prostituée de la mer —  
la voile.

L'équipage s'accroche de ses ongles,  
de ses dents, de ses pieds à tout ce qui  
demeure encore, à une planche,  
et plus réellement :  
à une espérance —  
mais chacun se noie  
en lui - même ;  
nos esprits  
flottent encore grelottants  
dans des canots de sauvetage.

" Sauvez nos âmes ",  
sauvez - les,  
vous les sauvez !

LES SOUCIS COMMENCENT  
A FOURMILLER LE LONG DES RUES

Une fontaine de ciel

rèfle l'orient.

Les saules reflètent

en un enfant - de - ruisseau

le regard sensuel

du corps.

Le long des rues commencent à fourmiller

les soucis,

des hommes plein la bouche.

A la périphérie les peupliers

portent sur leurs épaules

des sentiers.

## LARMES DE FER

De quelles souffrances  
se compose la vérité ?  
( questions maculées de sang  
sur le visage ).

Les soldats versent des larmes  
de fer  
( c'est un passage par les choses  
de la douleur ).

Un oeil penche sa main  
au dehors :  
l'on voit nos traces  
sur le temps.



## SEUL PARMI LES ÉTOILES

Comme une jeune fille alanguie,  
le soir tombe à genoux  
auprès du carreau.

Ciel aux yeux noirs.

Dans les tympanes la tranquillité  
fait son lit pour dormir.  
Les choses, toutes, sont devenues égales  
à elles-mêmes...

Une libellule se débat encore  
vigoureusement  
en une clepsydre...

— S'il vous plaît, ne m'attendez point,  
je m'attarderai un peu  
parmi les étoiles.

DE LA LUMIÈRE  
NOUS RECUEILLERONS TOUT LE MIEL

Mai en fleur  
suspendu à un rameau.

Une usine  
de sentiments  
commence son travail,  
décharné et ardent  
l'ocillet  
brise sa tête  
contre soleil,  
au visage doucement  
suinte  
notre rêve matinal.

De la lumière  
nous recueillerons tout le miel —  
sans gaspillage !

MON SANG EST  
UN VOYAGEUR

Place propos  
sur propos  
pour la montée,  
ou pour les non - propos.

La pente n'est  
qu'un chemin  
dans le Chemin initial.

Mon sang est  
un voyageur,  
qui t'attire  
sur le rivage.

EN CET OISEAU SE TROUVE  
UN ENVOL

Explosion du champ

en perce - neige

( l'oeil de verre

regarde

au dehors ).

De symboliques graines

en marche forcée

de la vase extraient

la lumière.

Sur un rameau incliné,

en cet oiseau se trouve

un envol.

## LE DOUX CORPS DE LA POÉSIE

Avant la rivière  
le tumulte —  
emmitoufflé par les hommes .  
Entre les flocons - de - soleil  
le sourire édenté  
d'un enfant .

Tout à côté de moi,  
galopant parmi les mots,  
le doux corps  
de la poésie —  
au Front voûté  
de firmament .

## PARC SANS AMOUREUX

... châtaigniers vigoureux  
revêtus de haillons.

Sur un banc près du lac  
un baiser —  
et nulle part des amoureux.

... roses agitées  
de pensées.

Et la nuit sublime  
se dresse à quatre pattes  
sur la lune.

L'eau respire, respire dans les roseaux.

Hélas, l'esprit  
heurte le corps.

## DE LA COULEUR DES PLEURS

... midi attristé comme une conserve  
de poisson abîmé...

Il y a des rues pleines de creux.  
Et la vie est trépas.

Moi je suis le maître de tout  
ce qui n'existe pas.  
Je vis en mon dehors.

Le vent tire l'herbe  
par la chevelure.  
A la poubelle  
la pluie est chat.

Je donne au lavage quelques  
vers sordides.

Ce temps  
est mon non - temps.

## LECTURE A L'ESPRIT

Je suis allongé, la main sous la tête...  
Le titre d'un livre  
serpente comme un cri  
au - dessus.

Du désir d'être  
lustré par l'absolu,  
je commence à lire  
accroché de mots  
par les hameçons des yeux :

les lettres bondissent de leur place,  
ciles me tirent par la main,  
apportent l'étranger  
sous mes sens,  
font tapage et tumulte  
et me piaillent aux oreilles  
à la vitesse du siècle.

Se heurtant au tympan  
certaines boitent encore



déposant leur cendre en couches  
sur le cerveau  
( moi, je loge dans une seconde  
incliné légèrement vers le parfait ) .

Entre les lignes, une voix  
me jette des fleurs  
( sa chaleur traverse mon esprit ) .

Quelques personnages,  
chacun classé par séries  
d'après leur nom ou leur aspect  
s'éveillent devant moi  
m'invitant à la discussion,  
puis sortent en hâte de la page.

Comme un enfant  
le temps saute sur les degrés des ans  
de feuille en feuille,  
en avant et en arrière  
de guerre lasse les jaunissant.

Finalement je me réveille en lisant  
la même page depuis deux fois.

ÉCOUTE LA TEMPÊTE  
QUE CHANTE LA DÉMENTE

En putrides gémissements  
la mer  
par le rivage ceinte.  
Neptune y promène  
sa peine.

Ecoute, écoute la tempête  
que chante la démente !...  
mais la mer brûle  
ses entrailles.  
La ville est  
dans les fureurs de vent,  
les yeux oints  
de pleurs.

## AIR AUX YEUX DE BRONZE

Serpents de lumière ..

Dans le ciel d'un nid  
public nombreux :  
des oiseaux miroitants  
élargissent la nue.

Guêpiers chtoniques  
de corydales...

Des parfums diaphanes par les vallées  
quêtent leur fleur.

Air aux yeux de bronze...

## HISTOIRE DE LA LANGUE ROUMAINE

On a découvert dans le sol  
de grands débris de mots  
du temps des Thraco - Gètes.  
( Ces mots que, pour engendrer la chaleur,  
nous brisons  
et livrons au feu  
près de la tempe ).

Ils enchantent des étoiles, des plantes, des animaux,  
pleurent la rosée et sourient aux bourgeons.  
Ils taisent le silence, chantent le merle  
et font germer l'herbe  
et souffler la brise des régions orientales  
du coeur

## FORMULES POUR L'ESPRIT

L'effigie hideuse

du temps

sur le front.

Fébrilement je cherche

des formules

( qui n'existent pas )

pour l'esprit.

Le cerveau

transpire sur les tempes.

A subsisté le reflet —

temple

où je me rencontre

avec moi - même.

## L'AMOUR AUX LONGS CHEVEUX

Je lis aussi les rivières, les arbres,  
l'air, la mer.

Je lis les rivières et les écris  
avec des pierres,  
je lis les arbres  
et les écris avec des feuilles,  
je lis l'air et  
l'écris avec des nuages,  
je lis la mer et l'écris  
avec des méduses.

J'écris aussi avec des pierres, des feuilles,  
des nuages, des méduses.

Je lis l'amour aux longs cheveux —  
et pour écrire  
je trempe ma plume dans les larmes,  
dans les larmes.

DE SA MÉLODIE  
JAILLISSENT DES SOURCES

Sur la colline les bouleaux  
s'éclaircissent d'argent.

Les acacias éclatent  
en rires  
de bourgeons,  
les lumières s'assemblent  
en orangers.

Vois - tu cet oiseau - là ?  
Ses ailes s'appuient  
sur l'azur.  
De sa mélodie  
jaillissent des sources.

## LEITMOTIVE

Il pleut à plus infini...  
Ma présence parmi les hommes  
est absente.

Les gouttes tombent sur l'asphalte  
elles des grenades,  
l'herbe est si lâche  
qu'elle penche à tout vent.

Eh, que ne prendrais - je le temps par les cornes  
comme un taureau  
et ne le terrasserais - je au sol ! ! .

Les gouttes tombent sur l'asphalte  
les des grenades  
il pleut à plus infini.



## DE L'ÉTENDARD FLOTTE LA MÉTAPHORE

L'automne peint sans éclat  
le cri des fleurs  
endormies.

Sur les vieilles collines  
rumeur de bétail  
aux pis souples  
en ondes - de - raisins.

Semblable à un arc - en - ciel  
de l'étendard flotte  
la métaphore.

## ICÔNE

Les beaux  
seins me piquent  
comme deux petites cornes d'agneau.  
Tes jeunes années  
m'étreignent.  
Sur les épaules  
la chevelure mouillée dans la nuit  
glisse en longs murmures.  
Tes lèvres, de verre,  
cinglent mes joues,  
et ton cœur  
dissout mon être  
comme les vagues dispersant  
les sables sur le rivage.  
Ô si loin  
est l'azur de tes yeux  
que la symphonie de l'amour  
a seulement une ouverture.

LA BELLE SE LAMENTE  
TELLE UN POMMIER

" Objet égoïste

le miroir —

toi seule te révèle

solitude ! "

( Et la belle se lamente, se lamente

telle un pommier

devant son miroir

comme eu face de sa propre conscience —

et quelque part, au loin,

on entend chuter

les vaines illusions ).

VOUS ME SURPRENDREZ  
MENDIANT UN UNIVERS

Pleurent les heures entre les années,  
heures demeurées  
blanches statues  
dans la lave sombre  
du temps.

L'horizon ( rempli - de - honte )  
se courbe devant moi,  
à travers les bois le vent  
en corde pend.

Là, au bord  
de l'espace,  
vous me surprendrez mendiant  
un Univers.

## LA VIE, LA PAUVRE, PERD SON TEMPS

Les nuages pendent  
comme des lustres immondes.

Il pleut si longuement que croissent mousses et lichens  
juste sur le coeur.

La vie, la pauvre,  
vois comme elle perd son temps.

L'aquilon  
par d'insolents ondoiements  
me donne des gifles légères  
sur le visage.

Il pleut si longuement que croissent mousses et lichens  
juste sur le coeur,

et la vie, la pauvre,  
vois comme elle perd son temps !

## L'INTÉRIEUR MEUBLÉ D'UNE POÉSIE

Poèmes galants

cravate au cou

étalés sur la scène.

Les danseurs passent bras dessus, bras dessous,  
avec quelque mélodie.

Un papillon

sur chaque parole.

Et dans l'intérieur meublé

d'une poésie

le poète tient encore

entre ses dents

le verbe ultime.

## LES PAYSANS DÉFILAIENT ...

Les paysans défilaient  
 salis par la suie de la nuit  
 dans le lourd char grinçant  
 du Temps,  
 attelant les bœufs à l'essieu du monde.

Visages ciselés dans la tristesse de pierre  
 au sommeil étendu entre les gènes  
 et les rêves brisés dans la tête,  
 ils passaient comme de longues cataractes  
 qui tombent sans trêve  
 et ne rencontrent plus la terre.  
 Ils passaient dans les sabots souillés  
 de la pauvreté,  
 sur les chemins cariés de boue,  
 à l'ombre des peupliers qui avaient bu le ciel,  
 sous la fournaise qui avait signé en noir  
 sur leurs lèvres rassasiées de faim.

Ils passaient, leurs pantalons tachés de déprime  
 et leur blouse pleurée par la sueur  
 laissant des glèbes dans la révoite de charrue.

Entre les blessures sacrées,  
des vents réunis en conversation  
déchainaient des flûtes emplies de doïnas.

Les paysans défilaient  
dans le lourd char grinçant  
de l'Histoire,  
tirant derrière eux l'essieu du monde.



LA FOURNAISE SE RÉVÈLE  
TOUTE NUE

Les âges de l'eau  
mis en cercles  
vers l'infini...  
L'accordéon  
de la mer  
respire exténué.  
Sur un coussin d'air  
un albatros.

La fournaise se révèle  
toute nue.  
Dans les parcs en attente  
des bancs.

Torpide sous la coupole céleste  
le soleil a gelé.  
Et regarde fixement.

La fournaise se révèle —  
nue.

*Sous*  
 SES AILES L'AIGLE IMPÉRIAL  
 ÉTREINT LA NUE

Dans l'air ludique  
 une noce évanescence  
 de hérons.

Le zéphyr nous emporte doucement  
 sur des cornes acérées.

Un cerf  
 — se mourant de jeunesse —  
 agite son enfance  
 entre les herbes légères.

Sous ses ailes l'aigle impérial  
 étroit la nue —  
 plumage déployé.

ATTEINS DE TON FRONT  
LE CHANT DU ROSSIGNOL

” De son fourreau, poète, tire  
ton propos  
pour atteindre de ton front  
le chant du rossignol ! ”

Et nous raccommoderons  
les heures  
entre elles .  
d'un fil blanc  
de lumière.

## DÉBUT

Le vent timide qui souffle léger  
le doux tourment du début  
assassine mes paroles  
avant de les écrire.

Entre les saules barbus,  
parmi les chimères ensanglantées  
s'accroît le pouls de l'herbe,  
se rassemblent les heures affamées.

Comme l'eau aux sources soupire  
de tristesse à la naissance,  
comme les rejets fendent l'écorce  
par passion de la croissance,  
ce début pèse lourdement  
sur ma tempe :  
Il me caresse, il me blesse.

Ai - je surgi au couchant ?

## AU - DELÀ DU PROPOS

Nous respirons quotidiennement / l'air chargé de vers — / remplis  
d'épithètes / comme les arbres à fruits, / avec des éclats métalliques /  
telle une femme violemment fardée sur les lèvres ; / nous franchissons  
les marches bondissantes / des mots syncopés, / et les symboles nous  
ouvrent / la porte d'un tunnel souterrain. / Vers herbeux, / grandis /  
dans le duvet ouaté / d'un songe, / déposés par le fleuve courant / d'un  
style / en chaudes alluvions.

Dévorés par la Nature, incendiés par l'Amour, leur montée -  
descente dans la réalité nous l'étayons sur les charpentes solides des  
métaphores.

Carestants comme le souffle léger d'un vent / aussi élevés que le rêve, /  
au corps / vert comme la vie, / aux yeux / bleus comme l'espérance /  
et noirs comme la tristesse, / à l'écriture / aussi douce que l'amour /  
et amère comme la souffrance / que ces Poèmes / portent la belle pensée /  
plus pure que la santé !

## FORMULES POUR L'ESPRIT

"ETAT - DE - MOI ", chronique par ION PACHIA TATOMIRE:

Avant le propos \_\_\_\_\_

Ces noirs départs de mes pupilles \_\_\_\_\_

\* \* \* \_\_\_\_\_

L'esprit est un état - de - moi \_\_\_\_\_

Des contours d'envol se brisent \_\_\_\_\_

Coucher de soleil \_\_\_\_\_

Le rouge du sang s'écoule toujours en moi \_\_\_\_\_

Les hauteurs en aigles croissent \_\_\_\_\_

Vignoble cueilli par le soleil \_\_\_\_\_

La mort restera vivante \_\_\_\_\_

Le silence comme une barque \_\_\_\_\_

La musique est un songe aux yeux ouverts \_\_\_\_\_

Jeune comme un matin \_\_\_\_\_

La lumière pèse lourdement en veilleuse \_\_\_\_\_

S.O.S. \_\_\_\_\_

Les soucis commencent à fourmiller le long des rues \_\_\_\_\_

Larmes de fer \_\_\_\_\_

Seul parmi les étoiles \_\_\_\_\_

De la lumière nous recueillerons tout le miel \_\_\_\_\_

Mon sang est un voyageur \_\_\_\_\_

En cet oiseau se trouve un envol \_\_\_\_\_

Le doux corps de la poésie .....	29
Parc sans amoureux .....	30
De la couleur des pleurs .....	31
Lecture à l'esprit .....	32
Écoute la tempête que chante la démente .....	34
Air aux yeux de bronze .....	35
L'histoire de la langue roumaine .....	36
Formules pour l'esprit .....	37
L'amour aux longs cheveux .....	38
De sa mélodie jaillissent des sources .....	39
Leitmotive .....	40
De l'étendard flotte la métaphore .....	41
Icône .....	42
La belle se lamente telle un pommier .....	43
Vous me surprendrez mendiant un univers .....	44
La vie, la pauvre, perd son temps .....	45
L'intérieur meublé d'une poésie .....	46
Les paysans défilaient ... ..	47
La fournaise se révèle toute nue .....	49
Sous ses ailes l'aigle impérial étreint la nue .....	50
Atteins de ton front le chant du rossignol .....	51
Début .....	52
Au - delà du propos .....	53